

Molnar, Thomas. *La contre-révolution*. Paris, la Table Ronde, 1982, 240 p.

Pierrette Bouchard

Volume 15, Number 1, 1984

Les processus décisionnels en matière de commerce extérieur :
quelques éléments de réflexion à la lumière de l'expérience
québécoise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/701629ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/701629ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bouchard, P. (1984). Review of [Molnar, Thomas. *La contre-révolution*. Paris, la Table Ronde, 1982, 240 p.] *Études internationales*, 15(1), 228–229.
<https://doi.org/10.7202/701629ar>

points de vue, même formation et déformation professionnelle, ce qui n'est pas pour surprendre. Ce ne sont pas des ouvrages historiques; c'est la matière première avec laquelle les historiens rendent compte de l'évolution du monde. L'utilité de pareilles publications est incontestable.

E. NEUMAN et
Colette BEGAUX-FRANCOTTE

*Centre d'Études des pays de l'Est,
Bruxelles*

MOLNAR, Thomas. *La contre-révolution*.
Paris, la Table ronde, 1982, 240 p.

Le volume de Thomas Molnar, *La Contre-révolution*, est d'un intérêt incontestable. Il innove et ajoute à la recherche sur les mouvements révolutionnaires la dimension du rôle des contre-révolutionnaires. Son étude repose sur l'histoire et c'est à l'aide de nombreux exemples de la révolution française qu'il illustre ses hypothèses. De plus, Molnar étend très souvent son analyse aux révolutions plus récentes, comme par exemple, les révolutions chinoise et cubaine.

La thèse principale de ce volume s'articule autour de cette problématique: le succès d'une révolution reposerait autant sur l'accord implicite des contre-révolutionnaires au phénomène de la révolution que sur les luttes menées par les révolutionnaires eux-mêmes et elles-mêmes. Molnar démontre dans ce volume que les contre-révolutionnaires adopteraient en partie la vision du monde de leurs « adversaires » ou encore une attitude de culpabilité face à leur discours. Ces adhésions totales ou partielles à la doctrine révolutionnaire expliquerait la dissolution du pouvoir étatique, de l'intérieur. Molnar écrit: « cela peut sembler étrange puisque les révolutionnaires de tout temps sont convaincus que les dirigeants de la société qu'ils veulent renverser sont leurs ennemis naturels, donc des destructeurs du projet révolutionnaire, non ses annonceurs et ses propagandistes ». Il donne en exemple, au moment de la révolution française, l'appui des financiers bourgeois aux

philosophes, la protection de Malherbes (censeur officiel) à Voltaire et même l'attitude de Louis XVI qui hésite à faire tirer ses soldats sur les révolutionnaires des barricades. Pour Molnar, les contre-révolutionnaires auraient intériorisé une bonne partie du discours de leurs opposants et y adhèreraient, sinon ouvertement du moins tacitement.

L'auteur étudie aussi la doctrine révolutionnaire en elle-même. Il montre comment elle s'inspire toujours d'une société idéale, imaginaire ou utopique, identifiable à « un peuple particulier, localisable bien qu'idéalisé... L'intention première des auteurs de ces belles républiques imaginaires est de montrer qu'à remonter suffisamment loin dans l'histoire on peut trouver, proche de l'origine, un peuple droit et heureux, pour cette raison qu'« au commencement », l'homme appartenait à des communautés qui ignoraient le mal, le crime et l'exploitation ». Cette société idéalisée, d'après Molnar, sert de référence dans les luttes de transformation sociale menées par les révolutionnaires. Ils et elles y comparent leur société imparfaite et ont toutes les raisons d'attaquer le pouvoir. L'idéal politique qu'ils et elles défendent est attrayant car il engendre l'espoir d'une société meilleure.

Cependant, son analyse des révolutionnaires en tant qu'individus est sévère. Il les décrit comme une « coterie inorganisée d'hommes cultivés » absolutistes et souvent réactionnaires (il cite Voltaire en exemple) ou encore totalitaires. Le discours révolutionnaire serait donc attrayant, ses porteurs... non.

D'après Molnar, le discours révolutionnaire placerait dans une situation désastreuse en terme de comparaison, les contre-révolutionnaires. Plusieurs même en arriveraient à adapter le point de vue de leurs opposants ou encore intérioriseraient leur volonté de changement. Molnar pose la question suivante qui résume bien son analyse: « Comment le gouvernement français a-t-il réagi aux mouvements inspirés et organisés par les révolutionnaires? Gouvernement qui n'était alors absolutiste que de nom, et se composait d'amis éclairés des philosophes... qui partageaient leurs idées et participaient au même univers de discours. Peut-on demander

comment le gouvernement français a pu en venir imperceptiblement à entretenir de sérieux doutes sur sa légitimité et à se trouver miné en profondeur avant que soit déclenché l'assaut final. La monarchie au lieu de se référer à une légitimité fondée sur des labours millénaires en vint à se comparer à la société idéale, pure abstraction des philosophes. Comment s'étonner qu'elle se découvrit désespérément imparfaite ».

L'originalité de l'ouvrage de Molnar repose surtout dans son étude de la pensée contre-révolutionnaire. Mais devons-nous cependant la retenir sans question ? Il est étonnant, par exemple, de penser que le succès d'une révolution tiendrait davantage en l'adhésion de la droite aux principes de transformation sociale qu'aux luttes menées par les révolutionnaires mêmes. L'histoire montre aussi que lors des révolutions, ce sont les classes exploitées qui ont soutenu les révolutionnaires et non les classes dirigeantes. De plus, il est surprenant de voir l'auteur classer les philosophes de la Révolution française parmi les révolutionnaires ? Il y a là tout un glissement théorique. Pourquoi assimiler l'action révolutionnaire d'un Robespierre ou de Babeuf à la presse d'opposition petite-bourgeoise de Voltaire, Diderot ou Rousseau. Pour reprendre la même formule, mais à l'envers, le coup d'État du 18 brumaire de Napoléon Bonaparte devrait-il être expliqué par l'enthousiasme de la gauche aux idées absolutistes ? Non et sans doute pas davantage le succès de la révolution française. L'ouvrage de Molnar est intéressant en ce qu'il explique l'effritement interne de l'État monarchique mais il soulève le doute lorsqu'il déplace le rôle des révolutionnaires aux contre-révolutionnaires.

La fin de l'ouvrage présente de moins en moins d'intérêt. C'est pourtant dans ces derniers textes que l'auteur traite des révolutions et des révolutionnaires actuels, mais là encore, l'application de sa théorie étonne. Ne soulignons en exemple, que la partie qui traite du rôle de Richard Nixon dans la fin de la guerre du Viet-Nam. Nixon aurait, probablement, d'après l'explication de Molnar, accordé plus de poids décisif aux arguments de la gauche américaine qu'aux événements structurels qui

ont modifié le rapport de forces au détriment des États-Unis. Malheureusement, cela semble une explication un peu forcée...

Molnar laisse aussi paraître, à la fin du volume, une certaine « aversion » envers les révolutionnaires actuels. C'est regrettable, car absente de ses analyses historiques du début, elle rend moins crédible ses explications des phénomènes sociaux actuels.

En résumé, disons que c'est un volume à lire parce qu'il souligne une dimension nouvelle des luttes révolutionnaires, mais surtout par les questions qu'il pose plus que par les réponses qu'il apporte.

Pierrette BOUCHARD

*Faculté des sciences de l'éducation
Université Laval*

ÉCONOMIE INTERNATIONALE

BRETT, E.A. *International Money and Capitalist Crisis: The Anatomy of Global Disintegration*. London-Boulder (Col.), Heineman-Westview Press, 1983, 278 p.

L'ouvrage comprend trois parties. La première, qui s'intitule « Organisation et théorie de la stabilité internationale », se partage en deux chapitres : le premier traite de la « théorie politique de la monnaie internationale » tandis que le second s'attache à la « théorie et à la politique internationale ». La deuxième partie aborde le problème des « racines des disparités en matière de développement et de la désintégration des structures » et comprend deux chapitres qui tentent successivement de mettre en lumière la dynamique des disparités et de démontrer que l'état de chose présent constitue une situation de crise qui est le fruit presque inexorable des contradictions internes du système capitaliste. Les trois chapitres de la troisième partie (Intégration et Désintégration du Système Monétaire International, 1945-1981) constituent une tentative d'explication des difficultés monétaires, une appréciation des efforts de restructuration et